

82 MERCURE DE FRANCE.

» l'en a débarrassé. Que seroit-il arrivé si
» la plaie avoit été faite avec les mêmes
» circonstances dans une partie qui auroit
» eu plus de surface & de volume ? Le
» mercure , tout fluide qu'il est , auroit fait
» un corps étranger éparpillé en un nom-
» bre prodigieux de globules , & l'on ne
» trouveroit point dans les Auteurs de mé-
» thode décrite pour en faire l'extraction.
» Je crois même que dans cette supposi-
» tion une pareille blessure seroit fort dan-
» gereuse , puisque l'exemple en petit
» fourni par la blessure du doigt , donne
» lieu de conclure que le mercure disper-
» sé ne peut être enlevé qu'avec la partie
» même , & que les topiques n'y peuvent
» rien.

Cette lecture fut suivie de celle d'un mémoire de M. Bordenave sur l'utilité des cauterés pour la guérison de l'épilepsie. Il distingue d'après les Auteurs , les différentes causes de cette maladie ; il détermine les cas dans lesquels il convient de faire un égoût pour l'issue de l'humeur morbifique , & il s'étend sur les différens moyens que la Chirurgie employe pour procurer cette issue. Quelques Auteurs avoient proposé l'opération du trépan ; mais cette opération n'étant pas du genre des indifférentes , elle ne doit pas être pratiquée.

sans des raisons suffisantes. Les avantages qui en résulteroient , ne seroient pas supérieurs à ceux d'un cautere ; car ce n'est point l'opération du trépan qui a été utile par elle-même , elle n'a procuré du bien que par la suppuration qu'elle a excitée. M. Bordenave conclut en faveur des cauterres ; ce secours qui étoit si efficace entre les mains des anciens , ne produiroit pas de moins bons effets actuellement , si l'on y avoit recours dans les cas où il est indiqué.

Le tems n'a pas permis à M. Sue le cadet de lire un mémoire sur les accidens de la luxation incomplète des vertebres du col , ni à M. Dupont de faire part à la Compagnie d'une observation remarquable sur une carie de l'os maxillaire supérieur , avec abscess dans le sinus de cet os , guéri très-heureusement par ses soins.





R E M E R C I M E N T

A MM. de l'Académie de la Rochelle.

O D E,

Par M. Chabaud, de l'Oratoire.

O Toi dont la brillante Aurore
Annonça ta grandeur honorable à l'Etat ;
Nouveau Pinde , la ville où je te vis éclore
Te devra son plus grand éclat.

Je sçai qu'un courage héroïque
D'un Etat chancelant peut devenir l'appui ;
Et qu'un jeune Alexandre aux soldats communi-
que
La même ardeur qui brille en lui.

Mais l'esprit combat l'ignorance ,
Monstre par qui l'orgueil & le vice est produit ;
Cet astre bienfaisant épure notre essence ,
Et dissipe une sombre nuit.

Que les élèves de Neptune
Parcourent de Thétis l'empire redouté ,
Et nous livrent les biens qu'enleve à la Fortune
Leur utile intrépidité.



Leurs dons n'ont rien de comparable
 Aux trésors de l'esprit , nés d'un docte loisir ;
 Ses monumens seront une source durable
 D'instruction & de plaisir.

Que peut importer à ma gloire
 Que je sois riche ou pauvre , esclave ou potentat ?
 Ce qui sert , c'est qu'un jour on lise dans l'histoire
 Que mon nom fut cher à l'Etat.

Homme , ta céleste substance
 Peut , en réfléchissant , jusqu'à Dieu s'élaner ;
 L'ignorance orgueilleuse avilit ton essence :
 C'est mourir que ne point penser.

Que dirai-je de ces génies ,
 Qui pour guider nos pas cherchent la vérité ,
 Et qui par le secours des lumieres unies ,
 Eclairent la société ?

L'intérêt du vrai les domine ,
 Ms offrent à nos yeux son aimable splendeur :
 L'ornent-ils sobrement ? la raison moins mutine
 Le reconnoît pour son vainqueur.

Je vois dans de nouveaux Lycées
 Ces enfans d'Apollon aimer à s'entr'aider ;
 Ils ôtent aux erreurs , de nos esprits chassées ;
 Le pouvoir de nous obséder.

Entr'eux quelle image de guerre !
 Mais je vois ces rivaux , toujours tendres amis ;

86 MERCURE DE FRANCE.

Leurs combats instructifs éclaireront la terre;
Qu'à ce prix ils leur soient permis.

Travaux de ces Auteurs célèbres ,
Que vous ferez vantés dans les âges suivans !
L'univers reproduit , sort du sein des ténèbres ,
Par le concert de nos sçavans.

Dans un petit esprit habite
Le desir inquiet d'abaïsser des rivaux ;
Le mérite d'autrui cruellement l'agite ,
Brillante cause de ses maux.

Mais dans nos lices plus tranquilles ,
On voit , sans se troubler , vos travaux glorieux :
Et les succès d'un autre , à souffrir difficiles ,
N'y blesseront jamais les yeux.

Quand de rares esprits s'unissent ,
Ils font sortir le vrai des ombres du cahos :
Argonautes , ainsi vos soins unis ravissent
La riche toison de Colchos.

Le choc des sentimens fait naître
La clarté qui conduit sans écart la raison :
Brisant le froid caillou , tel l'acier fait paroître
Des feux éclos de leur prison.

Un sçavant isolé s'égare ,
Errant pendant la nuit , sans guide , sans clarté ;
Voyageur imprudent ! quels périls lui prépare
Son aveugle témérité !

Du vrai, que mon œil envisage,
 Seul, je ne puis jamais voir que peu de rapports :
 Mais le secours d'autrui m'en offrant l'assem-
 blage,
 Supplée à mes foibles efforts.

Doctes élèves des neuf Fées,
 Je puis donc partager vos lauriers glorieux ;
 En me plaçant parmi tant de nouveaux Orphées,
 Vous m'élevez jusques aux cieux.

De vos victoires si brillantes
 Serois-je désormais spectateur étranger ?
 Non, j'ose regarder vos palmes renaissantes
 Comme écloses dans mon verger.

::***:***:***:***:***:***:***:***

Portrait d'un jeune homme fait par lui-même.

JE n'ai que dix-neuf ans & quelques
 jours ; mais je pense plus sérieusement
 qu'on ne fait d'ordinaire à cet âge.

Je regarde la religion comme la base des
 vertus ; c'est sur elle seule que j'espère ré-
 gler mes mœurs.

La modération fait le fond de mon ca-
 ractere. J'ai peu de desirs, & ils sont foi-
 bles ; la réflexion les affoiblira encore.
 L'intérêt ne m'a jamais touché.

Je n'ai qu'un bien médiocre ; je ne sou-

haite point d'être riche , ni même de paroître heureux ; je ne crois pas qu'on puisse l'être sur la terre.

J'ai un frere aîné & deux sœurs que j'aime tendrement , & je crois que je serois inconsolable de leur mort , quoiqu'elle augmentât considérablement ma fortune. Cela n'est peut-être pas vrai , mais il me semble que c'est toujours beaucoup de le croire.

Il y a quelques années que j'étois beaucoup plus sensible à l'estime que je ne le suis aujourd'hui , sur tout à celle qu'on acquiert avec l'esprit & l'apparence du mérite ; la religion m'a appris le peu de cas que j'en dois faire. L'inconstance des hommes dans leurs jugemens , la variété de leurs opinions sur une même chose , me confirment de jour en jour dans cette disposition.

Je ne m'ennuye jamais seul & rarement en compagnie ; je ne me soucie pas d'y briller ; le plus grand de mes plaisirs est la conversation des gens sensés.

Capable d'amitié , je cherche depuis long-tems un ami ; je n'ai encore trouvé personne de mon âge avec qui j'aie voulu me lier étroitement. Je voudrois quelqu'un qui eût de la religion , du jugement & un peu d'esprit. Il y a des personnes que

j'aime, ou plutôt que j'aimerois, si je pouvois les estimer; mais je ne puis estimer que celles qui pensent bien & qui agissent en conséquence.

Vrai & sincere avec ceux que je connois un peu particulièrement, jusqu'à leur donner de fréquens avis, & leur dire ce que je trouve à reprendre en eux; je sçai me taire avec les autres, sans pourtant déguiser jamais la vérité; le silence m'est d'une grande ressource.

Je suis assez maître de mes premiers mouvemens; c'est une science dont j'ai reconnu de bonne heure la nécessité; c'est par elle que je sçai vivre avec tout le monde, & que tout le monde s'accommode fort bien de moi. Je ne dis jamais de mal de personne, mais je suis porté à la raillerie. Je ne crois pas facilement le mal, souvent par la mauvaise opinion que j'ai de ceux qui me le disent. Je suis sans prévention; j'aime à louer, parce que j'aime à faire plaisir. Quelquefois je loue des gens que j'estime peu, mais ce n'est que dans ce qu'ils me paroissent avoir d'estimable.

Je suis reconnoissant; des présens faits de bon cœur augmentent mon amitié. Je ne perdrai jamais le souvenir d'un service; je sens du plaisir à le publier.

J'aime ceux qui m'avertissent de mes fautes, & qui me découvrent mes défauts ; je mets ce service au nombre des plus grandes obligations. Je ne tarde point à le reconnoître de la même façon, & ce me semble, sans aucune malignité.

Je crois avoir assez d'esprit & l'avoir plus juste que vif. Il me vient quelquefois des plaisanteries qui me paroissent bonnes ; je les dis, plus par gayeté que par vanité ; elles font rire, mais il m'arrive d'ordinaire d'en rougir le moment d'après.

Je ne connois que la joie & la tristesse modérée. Certaines choses qui auroient donné à la plûpart des chagrins fort vifs, n'ont point fait sur moi d'impression. Je suis de même à l'égard de ceux que j'aime le plus ; peu sensible à leurs peines particulières, je le suis beaucoup à leurs défauts & à leurs fautes, quand les unes ou les autres sont de quelque importance, & cela par rapport à eux-mêmes.

J'ai du goût pour tout ; je me suis essayé sur tout, & même sur les vers ; mais j'en pense comme M. de la Motte, & il faudroit les faire mieux que lui, c'est-à-dire aussi-bien qu'il les fait quelquefois. Je ne ferai donc plus de vers.

Il n'est pourtant pas impossible que je ne devienne Auteur, mais ce sera dans

l'unique vûe de m'occuper. Je n'ai pas assez de présomption pour écrire par vanité.

Un parent que j'aime , que je respecte & qui me connoît parfaitement , m'a demandé ce portrait de moi-même.

Il est donc sincere ; mais est-il vrai ? mon parent le juge tel ; & croyant-sur cela qu'il pourroit être utile à quelques jeunes gens , il a souhaité qu'il fût mis dans le Mercure. L'y voilà.

Le mot de la premiere Enigme du Mercure de Septembre est l'*Amitié*. Celui de la seconde est l'*Amour*. Celui de la troisiéme est le *Petit-maitre*. Le mot du Logogryphe est *Hyronnelle*, dans lequel on trouve *Lin*, *Io*, *Ino*, *ire*, *drôle*, *don*, *Rhône*, *Rhin*, *Nil*, *Dol*, *heron*, *oie*, *nord*, *or*, *nid*, *Roi*, *ride*, *rolle*, *rien*, *elle*, *délire*, *Noël*, *onde*, *Elie*, *oreille*, *œil*, *lie*, *hie*, *loi*, *doïen*, *Héroïne*, *Ode*, *lin*, *loir*, *nielle*, *rond*.





E N I G M E.

JE suis , ami Lecteur , un étrange animal :
 Souvent je fais du bien , & plus souvent du mal
 De l'homme esclave née ,
 Je lui donne la loi ;
 Et secouant un joug trop onereux pour moi ,
 Je dompte la nature , & vainc ma destinée.
 Ecueil inévitable aux plus fameux guerriers ,
 Je fus presque toujours le tombeau de leur gloire ,
 Et je pourrais citer plus d'un héros d'histoire ,
 Qui rampant à mes pieds ,
 Vit de ses foibles mains échapper la victoire ,
 Et flétrir ses lauriers.
 Rendons de mes exploits la mémoire nouvelle
 Hercule , & vous Antoine , infortuné Romain ,
 Sans moi vous seriez morts les armes à la main
 Egalemeut funeste à l'ame la plus belle ,
 Par moi Condé , Turenne , infideles sujets ,
 Ont osé de leur Roi trahir les intérêts.
 Je fais au Philosophe oublier la sagesse ,
 Et je change souvent les vertus en foiblesse
 Quels exploits , diras-tu , que de corrompre tout ?
 Arrête , écoute-moi , Lecteur , jusques au bout.
 Ce que perd à mes pieds le héros de sa gloire ,
 Est le prix de la mienne , & comme ma victoire ;
 Et pour moi s'il lui fait une infidélité ,

C'est immortaliser ta honte & ma beauté.

Ah ! j'ai trop babillé ; tu me tiens , & peut-être ..

Que veux-tu , cher Lecteur ; c'est mon défaut
mignon.

Si tu ne sçavois pas encore quel est mon nom ,
A ce dernier trait seul peux-tu me méconnoître ?

Ecoute , plus qu'un mot , de grace , & je finis.

Par hazard n'es-tu pas . . . Ah ! par ma foi , j'en
ris.

Par M. le Chevalier le Prevost.

A U T R E.

MA forme , cher Lecteur ,

Est assez surprenante ;

Car quoique dans le fond je sois une rondeur ;

Au-dehors cependant trois angles je présente.

L'or & l'argent me servent d'ornement ;

De peu d'usage au sexe & plus utile à l'homme ;

Je suis noir ordinairement ,

Excepté toutefois lorsque je viens de Rome.

Par M. D. R. de Dijon.

L O G O G R Y P H E.

Jadis au bon vieux tems je n'étois point d'usage :

On appelloit chacun simplement par son nom,

94 MERCURE DE FRANCE.

Je prévaux de nos jours , & plus d'un personnage
Souffriroit dans sa peau si l'on changeoit de ton.

Ma première moitié sans fraude ni surprise ,
Exprime un mot Latin , une ville conquise ;
Mais Louis, toujours grand , au titre de vainqueur
Préfère le surnom de Pacificateur.

Je poursuis : sur trois pieds sans détour je che-
mine ;

Avec moi très-souvent on s'amuse , on badine.

Un membre reste encor. A quoi sert-il ? à rien ;

A me fertiliser. De l'Empire Chrétien

Je peux par son secours former la capitale ;

Un Apôtre des Francs , sa ville épiscopale.

Avançons ; je contiens celui qui dans sa main

Moderne & régit seul le pouvoir souverain :

Un nom attributif au Monarque de France ;

Fille qui de la mer la reçut la naissance ;

Un juge des enfers , un insecte , une fleur ;

Deux hommes tout divins , de Rome un fonda-
teur ;

Ce mot que tendrement profère une maîtresse ;

La cité de David , un signe d'allégresse ;

Un fleuve , un bel oiseau , plus d'un ton musical ;

Un perfide élément , un péché capital ,

Le plus pur des métaux , ce bien que sacrifie

Un héros pour son Roi , pour sauver sa patrie ;

Une plante ... Mais chut ... Car si je disois tout ;

Je pousserois , Lecteur , ta patience à bout.

J. L. B. P. de Laval , au Maine.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Séance publique de l'Académie Française ,
du 25 Août 1754.*

M. de Boissy ayant été élu par l'Académie à la place de M. Nericault Des-touches , vint y prendre séance : ce choix avoit été prévenu par les vœux du public , de qui M. de Boissy a si bien mérité depuis long-tems. Il fut reçu dans cette assemblée avec ces transports vrais & unanimes , ces applaudissemens animés , témoignages flatteurs & non équivoques de l'estime générale , & qui sont un hommage que l'on rendoit autant à l'honnêteté des mœurs qu'aux talens de l'esprit. Nous allons transcrire le discours qu'il prononça.

« Messieurs , ma foible voix dans ce
 » moment peut à peine articuler & se fai-
 » re entendre. Elle est étouffée par la crain-
 » te que m'inspire l'aspect d'une assemblée
 » respectable. La joie d'être assis parmi
 » vous , acheve de m'ôter la parole. Je me
 » tais pour avoir trop à dire , & je trouve
 » la prose trop foible pour exprimer ma
 » reconnoissance. Permettez - moi , Mes-
 » sieurs , de la faire éclater en vers ; c'est

96 MERCURE DE FRANCE.

» ma langue familière : le Sophocle de
» notre âge l'a parlée le premier dans une
» occasion pareille ; il est fait pour servir
» de modèle. Quelque danger qu'il y ait
» à le suivre , j'ose l'imiter en ce point ;
» le sentiment me tiendra lieu de génie.
» Mon cœur me le conseille : je cède à son
» impulsion ; elle est plus sûre que l'esprit ,
» & mérite mieux votre approbation.

O D E.

Venez , divine Poësie ,
Prêtez-moi vos traits les plus forts ;
De vos tours la noble énergie
Peut seule rendre mes transports ;
Mon ame étoit impatiente
Mais je suis payé de l'attente
Par le bonheur dont je jouis.
Je frappe au temple de Mémoire ;
Il s'ouvre , & le jour de ma gloire
Est la fête du grand Louis.



Je frémis : où va mon audace ?
Quel est le péril que je cours ?
Le grand homme que je remplace
Est le Térence de nos jours.
J'ose marcher dans sa carrière.
Mais Destouche est près de Molière ;

Autant

Autant que je suis loin de lui.
 Ami riant de la sagesse ,
 Il sçut divertir sans bassesse ,
 Et nous instruire sans ennui.



Le vice , avec un bras d'Hercule ,
 Dans ses écrits est combattu.
 Ils sont l'effroi du ridicule ,
 Et l'école de la vertu.
 Cette morale , ces maximes ,
 Qui regnent par tout dans ses rimes ,
 C'est dans son cœur qu'il les puisa.
 Son art ne fut point un délire :
 En Philosophe on le vit rire ,
 En citoyen il amusa.



Il ne borna point son génie
 Dans les limites de l'Auteur ;
 Il fut , pour servir sa patrie ;
 Utile Négociateur.
 Il sçut , comme un plan dramatique ,
 Conduire un projet politique.
 D'Adisson il suivit les pas ;
 Et contre l'aveugle ignorance ;
 Prouva qu'un Ecrivain qui pense ,
 A l'esprit de tous les Etats.



E

98 MERCURE DE FRANCE.

Ici, quand la mort vous l'enleve,
Qui prend le soin de m'installer ?
C'est de Thalie un autre élève,
Qui peut lui seul la consoler.
Répare sa perte fatale :
Ce n'est que dans la capitale
Que doit briller le vrai talent.
Gresset, ton devoir est de plaire ;
Le *Méchant* te demande un frère,
Et Paris empressé l'attend.



De cet auguste sanctuaire,
Le fondateur fut Richelieu.
Séguier en devint la lumière :
Louis le Grand en fut le Dieu.
Son fils en est l'appui durable.
Les arts, sous son empire aimable,
Croissent & regnent tour à tour.
Il comble d'honneurs ce Parnasse.
Que vois-je ? un héros de sa race
Vient d'y répandre un plus beau jour :



Ce choix ajoute un nouveau lustre
Aux premiers sujets d'Apollon.
Pour vous, Aréopage illustre,
Quel honneur d'avoir un Bourbon !
Il n'est plus rien qui vous détruise :
Déormais, de votre devise

Tout garantit la vérité.
 Un Corps , dont Louis est le maître ,
 Et dont Clermont fait gloire d'être ,
 Est sûr de l'immortalité.



Mais les cieux exaucent la France ;
 L'airain tonne , & son bruit guerrier ,
 D'un Prince annonce la naissance ;
 Je la célèbre le premier.
 Soutiens du temple de Mémoire ;
 Ne m'enviez point cette gloire ,
 Le zèle seul m'a transporté ;
 Que vos chants se hâtent d'éclorre ;
 Brillez d'un beau jour ; foible aurore ,
 Je devance votre clarté.

Nous allons copier quelques morceaux de la réponse de M. Gresset , Directeur de l'Académie. Après avoir rendu justice au mérite & aux ouvrages de M. de Boissy , par des éloges pleins d'esprit & de candeur , il lui dit :

» Dans ce concours brillant & nom-
 » breux des témoins de votre triomphe ,
 » vous n'avez que des amis. Ces applau-
 » dissemens sinceres , cette satisfaction gé-
 » nérale de vous voir assis parmi nous ,
 » vous louent plus éloquemment que je
 » ne pourrois faire. La réunion des senti-

E ij

» mens , ce suffrage de la renommée ;
 » doit ici vous épargner , ainsi qu'à ceux
 » qui m'écoutent , & à moi-même , les
 » détails & l'ennui d'un éloge en face.
 » Heureux celui dont la gloire est indé-
 » pendante de ce tribut fastidieux & fri-
 » vole , dont on n'a point à justifier la-
 » borieusement les preuves , & qui comme
 » vous , Monsieur , est annoncé par l'esti-
 » me publique , porté par le vœu de la
 » patrie , & recommandé par lui-même !
 » Quand on rassemble tous ces avantages
 » que dispense une équité souveraine , &
 » qu'elle ne dispense qu'à peu de gens ;
 » comme on ne doit point sa réputation à
 » de petits protecteurs , ni ses titres à de
 » pures prétentions , ni son existence à
 » l'esprit d'autrui , on ne doit aussi son
 » adoption dans cette compagnie , ni à
 » l'indécence des brigues , ni à l'impor-
 » tunité des instances , ni aux ressorts tou-
 » jours cachés & toujours visibles d'une
 » injuste & ridicule séduction. Supérieur
 » aux appuis étrangers , le mérite véritable
 » se protège lui-même , il reste tran-
 » quille , & la gloire sçait le trouver.

M. Gresset fait ensuite le portrait de M.
 Destouches : ce morceau mérite bien d'être
 transcrit,

» Né avec un esprit élevé , une ame

» ferme , des sentimens nobles , & cette
 » supériorité de talens qui s'étend à tous
 » les genres , M. Destouches sçut remplir
 » également bien tous ceux auxquels il fut
 » appliqué. Chargé des affaires de Fran-
 » ce à Londres , il sçut rendre son minis-
 » tere également utile & agréable à son
 » maître & à l'Angleterre. Son talent sin-
 » gulier de connoître , d'approfondir ,
 » d'apprécier les hommes ; & de lever
 » d'une main prompte & sûre tous les voi-
 » les dont l'intérêt , l'amour propre & la
 » fausseté s'enveloppent ; ce talent qu'il a
 » si bien prouvé ; l'auroit conduit plus
 » long-tems & plus loin dans la carrière
 » des négociations & des emplois les plus
 » distingués , si l'esprit philosophique in-
 » sensible à l'ambition , & le penchant
 » impérieux du génie ne l'avoient rame-
 » né dans le sein du loisir que demandent
 » les arts. Philosophe sans en être moins
 » citoyen ; accoutumé à ne voir la gloire
 » réelle des talens que dans l'utilité dont
 » ils peuvent être à la société , il tourna
 » toutes ses vûes vers ce but respectable ,
 » & montra que la Comédie , quand elle
 » est instructive & noble , bien loin d'être
 » enveloppée dans la proscription autre-
 » fois prononcée contre le crime & la bas-
 » sesse de la farce antique , doit être re-

102 MERCURE DE FRANCE.

» gardée comme l'école de la raison & des
» mœurs , école plus utile par le pouvoir
» de l'agrément , que ne le sont tant de
» traités de morale qu'on lit sans goût , ou
» qu'on ne lit pas. Il sçavoit qu'il est des
» tems où la dépravation & le délire peu-
» vent être portés à un si haut point , que
» ni le respect des mœurs , ni le frein des
» bienséances , ni les loix du bon sens
» lui-même , ne conservent presque plus
» d'empire sur les hommes , & que dans
» ces tems funestes où la raison se taît , où
» la vertu est également muette , le ridi-
» cule , ce tyran universel & si nécessaire ,
» peut seul élever encore avec quelque
» fruit une voix impérieuse , commander
» aux esprits égarés , couvrir le vice d'un
» opprobre salutaire , & rétablir les bar-
» rieres de la raison & de la vertu. Tels
» furent ses principes ; ses travaux y fu-
» rent conformes , & le succès dut répon-
» dre à ses travaux.

• L'éloge de M. de la Chaussée suit ce-
lui de M. Destouches : après quoi M. Gref-
fet expose quelques réflexions sur la Co-
médie. L'Auteur du Méchant est bien fait
pour nous éclairer sur les principes de cet
art utile & agréable , & sur les moyens de
prévenir la décadence dont il est menacé.
Moliere est le modele que les Auteurs co-

miques ne doivent pas perdre de vûe,
 dit M. Gresset. » Du sein de la bassesse
 » & du mauvais goût, Moliere , éclairé
 » par la nature , osa s'élaner courageuse-
 » ment loin des routes communes , & por-
 » té sur les ailes du génie , il sçut bientôt
 » s'élever à une sphere nouvelle , d'où il
 » donna aux hommes des préceptes , des
 » modeles & des plaisirs. Voilà son exem-
 » ple : que nous enseigne-t-il ? L'invaria-
 » ble principe de ne point se laisser sub-
 » juguer par le goût du tems , quand le vrai
 » goût s'altère , s'éclipse , & touche au
 » moment de sa chute. Il est à craindre que
 » la manie des nouveautés , pour qui le
 » luxe de nos jours multiplie si laborieu-
 » sement les colifichets & les riens , &
 » fait servir la magnificence à la petitesse ,
 » ne vienne également usurper au théâtre
 » la place des objets vraiment nobles ,
 » vraiment utiles , n'y fasse succéder la
 » gentillesse à la grandeur , les phosphores
 » à la lumiere , le néant à l'existence ; il
 » est à craindre que n'offrant plus sur la
 » scene qu'une foule de petits tableaux
 » plus ou moins neufs , on ne néglige to-
 » talement de peindre les grands caracte-
 » res. Les demi-connoisseurs qui nient
 » tout ce qui les passe , prétendent que
 » tous les grands caracteres sont épuisés ,